

Finalement, on comprend que ces séjours, forcés ou voulus, offrent à des populations qui n'en sont pas familières des loisirs nouveaux. Si le développement économique du tourisme reste, malgré tous les efforts déployés pour attirer la clientèle, limité pendant le conflit, les pouvoirs publics, le gouvernement en premier lieu (le ministre de l'Agriculture Fernand David n'est-il pas président du conseil d'administration du Comité national du tourisme ?), affichent néanmoins une certaine ambition pour les activités touristiques en encourageant, notamment en 1917, l'octroi de subventions aux syndicats d'initiative pour ainsi préparer l'après-guerre. Le Touring-Club ne dit pas mieux, y voyant « une seule des richesses de France qui n'aura rien perdu de sa valeur » après la guerre, alors que la plupart des autres activités industrielles devront se reconstituer. C'est là que réside l'intérêt de ce sujet : le tourisme n'est pas à proprement parler un acteur essentiel de l'économie de guerre (à la différence des industries lourdes évoquées plus haut) ; mais il y participe et surtout en tire un certain bénéfice sur le long terme : il faudra désormais compter avec lui !

Cet article est à lire aussi pour l'évocation du séjour de Guillaume Apollinaire dans le département en 1918 quelques mois avant sa mort et parce qu'il nous renvoie à un rare et très beau témoignage direct sur la Grande Guerre dans le Morbihan, cité par les auteurs : celui d'Henri-François Buffet (1907-1973) qui fait le récit de son enfance à Port-Louis, villégiature de sa famille par ailleurs domiciliée à Paris, et qui a paru sous le titre *En relisant leurs lettres. Souvenirs d'enfance (1909-1919)*, récit très émerveillé de cette période, loin des obus, des gaz, de la boue et du sang. Ceci m'amène à conclure dans le même sens que les co-directeurs de cette publication, qui dans leur introduction rappellent que « pendant de nombreuses années, en raison de l'horreur vécue par les combattants, il semblait immoral d'admettre la nature même de ce quotidien. C'est très certainement la raison qui explique la rareté des travaux sur le tourisme lors de la Première Guerre mondiale ». Notons enfin que l'introduction ébauche déjà un premier bilan des actions réalisées dans le département dans le cadre des commémorations de la Grande Guerre (jusqu'en 2016). La publication se termine par une bibliographie indicative et locale toujours fort appréciée.

Claudia SACHET

Pascal BURGUIN (avec le témoignage de Samy Mizrahi), préface d'Alain-François Lesacher, *Un lycée dans la guerre. Le lycée de garçons de Rennes, 1939-1945*, Rennes, Association pour la mémoire du lycée et du collège de Rennes (Amelycor)/ Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine, 2017, 168 p.

Cet ouvrage, publié grâce à la coopération de l'Association pour la mémoire du lycée et du collège de Rennes (Amelycor) et de la Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine (SAHIV) est le fruit scientifique de l'important travail de recherche effectué par Pascal Burguin, professeur agrégé et docteur en histoire. Outre

les sources conservées aux Archives départementales et aux Archives municipales, il s'est appuyé aussi sur le travail fait avec ses élèves dans le cadre du concours national de la Résistance et de la Déportation (CNRD) et sur les témoignages et documents rassemblés par l'Amelycor.

Il nous donne à voir la vie d'un lycée pendant la Seconde Guerre mondiale de 1939 à 1945, depuis la déclaration de guerre jusqu'à la capitulation allemande de 1945. Et cette histoire du lycée de garçons à Rennes est complétée par le témoignage d'un ancien élève juif, déporté à Auschwitz, Samy Mizrahi, témoignage rare.

Ce lycée est en fait *le* lycée, sous-entendu le lycée de garçons, même si depuis 1906, il existe un lycée de jeunes filles. Rappelons qu'il n'y avait qu'un lycée par département et en Bretagne, celui de Rennes avait le cycle complet de classes préparatoires, c'est d'ailleurs dans celles-ci que se trouvaient principalement les élèves filles inscrites au lycée de l'avenue Janvier. Le lycée comprend également le « petit lycée », c'est-à-dire des classes du primaire.

Avec un corps professoral masculin, la vie du lycée est perturbée dès la mobilisation de 1939 puisque plus de la moitié des enseignants sont concernés. D'autre part, par référence au conflit de 14-18, un hôpital complémentaire est prévu dans ses locaux, tandis que des élèves des classes préparatoires parisiennes sont transférés à Rennes, ce qui augmente l'effectif, dans des locaux devenus trop petits. Ces inconvénients restent mineurs par rapport à la situation de mai-juin 1940 et surtout par rapport à l'occupation ; les troupes allemandes entrent à Rennes le 18 juin 1940.

Lors de la rentrée de 1940, l'établissement retrouve son effectif habituel et son corps professoral est presque au complet, non sans faire appel à des suppléants et à des professeurs femmes. Le lycée doit partager ses locaux mais cette fois avec l'occupant qui y installe un centre d'écoute de la *Luftwaffe* et la *Feldpost*. Ce sont les deux tiers de l'établissement qui sont ainsi réquisitionnés si bien que certaines classes sont réparties dans d'autres écoles, non sans quelques heurts : classes populaires et bourgeoisie n'ayant guère l'habitude de se « mélanger ». Enfin, la première année, la « cohabitation » avec l'occupant entraîne des incidents avec les élèves, si bien que pour la rentrée suivante une séparation matérielle est établie.

La politique du régime de Vichy entraîne l'exclusion de certains professeurs francs-maçons, mais aussi de trois élèves juifs ; arrêtés à des moments différents (juillet 1942, août 1942 et janvier 1943), les trois ont été déportés à Auschwitz ; un seul reviendra : Samy Mizrahi qui, dans son témoignage, évoque les six « chances » qui lui ont permis de survivre.

Les bombardements du printemps 1943 à Rennes provoquent la décision de disperser le lycée à la campagne, dans plusieurs communes du sud-est du département, pendant l'année scolaire 1943-1944, tandis que les Allemands renforcent la sécurité de leur centre d'écoute, « bunkérisant » l'établissement. Les bombardements comme

la dispersion entraînent l'arrêt momentané des cours et surtout une déperdition du nombre d'élèves dont les plus grands sont touchés par le service du travail obligatoire (STO).

En abordant la Résistance des lycéens et des professeurs, P. Burguin montre bien la montée en puissance de la Résistance, son organisation progressive et l'effet de « groupe ». En effet, en croisant les registres de classes et les listes de résistants enregistrés après la guerre par les différents réseaux et mouvements (listes nationales aujourd'hui disponibles), P. Burguin peut déterminer les facteurs de l'entrée en Résistance à l'échelle du lycée : le rôle de la camaraderie de classe et celui de la famille. On retrouve plusieurs camarades de classe dans telle ou telle organisation de résistance ou lors des manifestations collectives. Le second facteur majeur est le milieu familial. Enfin, certains professeurs et lycéens ont été amenés à se retrouver engagés côte à côte. Comme pour toute la Résistance, l'année 1944 est marquée par une accélération des engagements en particulier par le départ vers la clandestinité des réfractaires du STO, puis le développement des maquis auxquels participent plusieurs élèves. Nombre d'élèves, résistants et maquisards, sont fusillés, déportés, de même deux professeurs sont arrêtés et déportés : Philippe Nordman, mort à la libération du camp de Bergen-Belsen, et Edmond Lailler meurt trois mois après son retour de déportation ; un autre professeur, Charles Foulon, est arrêté mais finalement libéré. D'autres encore appartiennent à la Résistance et jouent à la Libération un rôle important, tel Henri Fréville ou Victor Janton. À part, mais ayant joué un rôle crucial, Émile Morice, professeur agrégé d'allemand, est chargé par le recteur du lien avec l'occupant mais il a aussi secondé la défense dans plusieurs affaires de justice et a permis de diminuer les peines, voire dans d'autres cas d'empêcher l'internement. L'auteur évoque aussi les lycéens qui ont pu rejoindre la France libre comme Pierre Morel. Au total, c'est une soixantaine d'élèves ou de professeurs qui rejoignent la Résistance, intérieure ou extérieure, tandis que la collaboration en attire nettement moins : une quinzaine environ ; ils rejoignent le Rassemblement national populaire (RNP) ; le groupe Collaboration et l'un d'eux, Christian-Joseph Guyonvarc'h, rejoint le Parti national breton (PNB), puis la milice bretonne en juin 1944.

Si la Libération permet le retour à Rennes des lycéens et des professeurs, ce ne sera pas sans difficulté du fait des destructions de juin et août 1944. Cette période est aussi celle de l'épuration avec les difficultés pour appréhender correctement le rôle de chacun derrière sa fonction officielle. Au fur et à mesure que l'on apprend le sort des déportés, vient le temps de la mémoire. À travers l'exemple du lycée et de la plaque commémorative des morts de 1939-1945, l'auteur met bien en évidence les difficultés mémorielles par rapport à cette guerre ; elle liste soixante-neuf noms, qu'ils soient morts au combat, fusillés, morts en déportation, victimes des bombardements. Le témoignage de Samy Mizrahi rappelle le silence mémoriel sur la spécificité du sort des juifs.

Un ouvrage solide, bien illustré, une étude fouillée qui nous apprend beaucoup sur la vie quotidienne du lycée, sur les marges de manœuvre dont disposaient les autorités, lorsqu'elles voulaient les utiliser, qui permettaient d'adoucir ou d'atténuer des représailles. Enfin, l'auteur P. Burguin et le témoin Samy Mizrahi n'oublient pas la référence à la réflexion civique.

Jacqueline SAINCLIVIER

Maryse LE ROUX, *La fin du chemin. 1920-2000, des indépendantistes en Bretagne*, suivi de *Le mouvement breton du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale – Repères chronologiques* –, par Ismaël DUPONT, Morlaix, Skol Vreizh, 2017, 202 p.

Disons-le tout net : *La fin du chemin* est un étrange montage. Finalement écrit à quatre mains, il propose d'abord un essai inspiré à Maryse Le Roux par les enquêtes qu'elle mena au début des années 1990 auprès d'anciens militants nationalistes breton ; puis, sur un gros tiers du volume, Ismaël Dupont expose à la demande de l'éditeur une chronologie du mouvement breton jusqu'à la Libération, suivie des notices biographiques des témoins de Maryse Le Roux. Ces notices constituent le seul lien apparent avec la première partie du livre, chacun des deux auteurs proposant par ailleurs des histoires du mouvement breton qui n'ont que peu à voir l'une avec l'autre.

Née dans l'ombre portée de la Seconde Guerre mondiale, Maryse Le Roux est professeure de français aujourd'hui en retraite. Si sa plume est fort agréable, les exergues placées en début d'ouvrage et à l'abri desquelles elle s'exerce inquiètent l'historien, dont la discipline ne comprendrait rien aux émotions, contrairement à l'écrivain. S'il s'agit de les étudier, c'est faux, mais s'il s'agit de se laisser submerger par elles, *La fin du chemin* semble donner raison à son auteure, qui propose non pas l'étude thématique problématisée et contextualisée que suggèrent titres et sous-titres, mais ce qu'elle nomme très vite un « récit ». Un récit double, qui est à la fois celui de ce que l'on continue d'appeler le second *emzao*, et celui des entretiens qu'elle mena entre 1990 et 1993 auprès d'un panel intéressant de militants dont certains sont méconnus : Herri Caouissin, Yann L'Haridon, Yann Fouéré, Charles Le Gaonac'h, Yann Bouëssel du Bourg, Denise Guieysse, Meavenn.

Menée selon un protocole empathique évoqué à la fin du récit, cette enquête sur ce qui motiva ces engagements aux faibles rétributions militantes est bien plus une quête, expliquée dans l'avant-propos. Se remémorant ses lectures de jeunesse, et notamment Michel Mohrt (confondu avec Pierre Benoît) qui dans *La prison maritime* paru en 1961 s'était inspiré de la livraison d'armes au Parti national breton (PNB) par le bateau *Gwalarn* à l'été 1939, Maryse Le Roux fait part de sa fascination pour la clandestinité, les codes réunissant quelques initiés dans un autre monde, dans une geste aussi héroïque que désintéressée, romanesque, pour ne pas dire romantique. Soulignant à juste titre que l'histoire du mouvement breton n'est